

Pour Dieu qui déteste l'orgueil et se complait dans l'humilité, « qui abaisse ce qui s'élève et élève ce qui s'abaisse », la sentence n'était pas douteuse : *Je vous le déclare, le publicain s'en retourna justifié dans sa demeure, mais non pas l'autre* ¹.

JÉSUS ÉVANGÉLISE LA PÉRÉE

On comprend sous le nom de Pérée (pays d'au-delà) la région située à l'est du Jourdain. Jésus, à diverses reprises, y avait fait de courtes apparitions : maintenant il s'y arrête pour y porter la parole du salut. La population qu'il y trouve n'est pas l'indifférente et glaciale foule des bords du Lac, ni l'incrédule et orgueilleux peuple de Jérusalem et de la Judée ; les âmes y sont neuves encore et saint Matthieu nous montre des multitudes accourant à Jésus, avides d'entendre sa parole et de recevoir ses bienfaits. *De grandes foules de peuple le suivirent et commencèrent à l'entourer, et Lui se mit à guérir leurs malades, et comme de coutume à les instruire* ².

Le fond de sa prédication reste le même, la forme se modifie quelque peu. Comme en Galilée et en Judée, il annonce la venue du « Royaume de Dieu », la présence de Dieu sur la terre, l'accomplissement des prophéties, la fondation du royaume des âmes, l'éternelle destinée qui nous attend, les maux à éviter et les vertus à pratiquer, les adversaires à combattre, la fidélité à garder, les récompenses des justes, les châtiments réservés

¹ Luc., XVIII, 14.

² Matt., XIX, 1, 2. Marc., X, 1.

aux pécheurs. Mais sa parole est plus ardente, ses appels plus pressants, on sent que la fin de sa mission approche et qu'il n'est plus que pour un peu de temps sur la terre ; il jette les derniers cris de son cœur, il verse à pleines mains ses dernières grâces.

Parmi ses prédications une lui est particulièrement douloureuse, c'est celle où il dévoile plus ouvertement que jamais les vices des Pharisiens et des Scribes, les prévarications des Docteurs de la Loi, les abus introduits partout dans le Culte Mosaique, et les adjonctions sacrilèges qui y ont été faites au mépris de Moïse et de Dieu. Le peuple est si abusé et les ruses pharisaïques ont si pleinement réussi que si la lumière n'est pas faite sur les tares des Chefs du peuple, le peuple demeurera à jamais sous la domination de ceux qui ne le régissent que pour le perdre.

I. — Une solennelle occasion lui vint bientôt de commencer cette indispensable divulgation. Un jour qu'il évangélisait une foule nombreuse, un Pharisien se détacha pour l'inviter à son repas ¹. Et Jésus le suivit. Les invités, tous Scribes, Pharisiens, Docteurs de la Loi, étaient nombreux. Avant d'entrer dans la salle du festin ils firent des ablutions qu'une tradition toute humaine avait rendues obligatoires et que ne sanctionnait aucun article de la Loi de Moïse. Eux en les accomplissant n'avaient qu'un but : montrer à la foule quelle était la délicatesse de leur sainteté, et combien ils avaient à cœur de demeurer purs de toute souillure. Remplis de vices au dedans ils prétendaient à la plus scrupuleuse pureté au-dehors. Le Sauveur, lui, sans prendre garde

¹ Luc., XI, 37.

à ces pratiques surajoutées à la Loi, alla prendre sa place au festin.

Une irritation sourde grondait à sa vue parmi les convives.

Assurément ces fourbes s'inquiétaient peu de Dieu et de leurs traditions, mais ils regardèrent l'acte du Sauveur comme une insulte qui leur était propre, et l'hôte plus que les autres s'irritait en lui-même du mépris dont il se croyait victime. *Le Pharisien se demandait pourquoi Jésus n'avait fait aucune purification avant le repas*¹. Tous les convives lui faisaient écho, leur colère commune allait se traduire par quelque grossière invective, quand Jésus prit les devants, et les accabla de ses trop justes anathèmes. Quatre vices rongeaient ces misérables : l'hypocrisie, l'avarice, l'impureté, l'impiété. Pour cacher leurs désordres ils exagéraient, jusqu'au ridicule, les plus insignifiantes pratiques extérieures. *Vous autres, Pharisiens, vous nettoyez les dehors de la coupe et du plat, laissant le dedans de vous-mêmes plein de rapines et d'injustices*². Impies qui ne se préoccupent ni de Dieu, ni des vertus réclamées par Dieu. *Insensés ! Celui qui a fait le dehors n'a-t-il pas fait aussi le dedans*³ ? N'en êtes vous pas moins des voleurs, coupables de toutes sortes de rapines, quand vous aurez purifié les coupes dont vous vous servez ? Une seule chose peut vous sauver des châtiments de Dieu : l'aumône, les œuvres de charité. *Donnez donc de votre superflu, ce sera là pour vous la suprême purification*⁴.

¹ Luc., XI, 38.

² Luc., XI, 39.

³ Luc., XI, 40.

⁴ Luc., XI, 41.

Voici les impudiques, les émules des vieillards qui tentèrent la chaste Suzanne, séducteurs qui sous des dehors austères cachent d'ignobles passions : *Malheur à vous parce que vous êtes semblables à ces sépulcres qu'on ne voit point et sur lesquels on marche sans le savoir*¹ !

Les Pharisiens atterrés gardaient le silence. Un Docteur de la Loi crut faire une habile diversion : *Maître, dit-il, en parlant de la sorte vous nous offensez, nous aussi*². Il ne fit qu'attirer sur lui et ses semblables les foudres divines, car eux qui devaient instruire le peuple l'égarèrent, qui devaient le sanctifier le retenaient dans une outrageuse impiété.

Malheur à vous aussi, Docteurs de la Loi ! Parce que vous accablez les hommes de fardeaux qu'ils ne peuvent porter, alors que vous-mêmes ne touchez pas du bout du doigt les charges les plus légères !

*Malheur à vous, Docteurs de la Loi ! Vous avez pris la clef de la science sans y être entrés vous-mêmes et en empêchant les autres qui voulaient entrer*³ !

Le tumulte qui suivit ces paroles est indescriptible. Dans son expression saisissante, saint Luc compare l'assemblée à une meute en fureur qui s'acharne à forcer une proie. Tous s'étaient levés, tous criaient leurs injures ; mais plus encore, ils pressaient Jésus de questions⁴, le harcelaient de demandes, afin, que tombant dans leurs pièges, ses réponses donnassent prise à quelque accusation capitale. *Les Docteurs de la Loi entreprirent de le pousser à outrance, de lui fermer la*

¹ Luc., XI, 44.

² Luc., XI, 45.

³ Luc., XI, 43.

⁴ Luc., XI, 54.

*bouche par tous les moyens, de lui dresser des pièges, de lui arracher une parole qui servit de thème à accusation*¹.

Pas plus qu'une mer en fureur, ces colères ne pouvaient émouvoir Celui qui est le Tout Puissant. Jésus sortit de la salle du festin et trouva au dehors une foule avide de le voir et de l'entendre². Il pouvait craindre d'elle que les clameurs et les injures vociférées au banquet ne l'eussent ébranlée; aussi son premier soin fut d'achever son coup d'éclat, en la prémunissant contre la haine et les accusations de ses ennemis: *Gardez-vous, dit-il à ses Disciples, du levain des Pharisiens qui est l'hypocrisie*³.

II. — Parmi les vérités qui forment le fond de la prédication du Sauveur, il en est une qui revient sans cesse sur ses lèvres et qu'il fait pénétrer dans les âmes en traits de feu: C'est la survivance, l'éternel au-delà, la double issue de cette vie, la reddition des comptes que, chaque homme au moment de sa mort et le genre humain tout entier à la fin du monde, devront subir, jugement définitif qui élève les bons dans la gloire et chasse les contempteurs de Dieu dans des expiations sans fin.

Or le mortel ennemi de cette vérité, c'est l'attache aux biens et aux jouissances de ce monde. Quand nous nous rions aux richesses présentes, nous nous détournons des perspectives de l'avenir. De là l'insistance de Jésus à nous délivrer de la tyrannie de l'or et des sollicitudes exclusives de nos besoins matériels. Il s'était étendu longuement sur ce sujet à la Montagne des Béa-

¹ Luc., XI, 54.

² Luc., XII, 1.

³ Luc., XII, 1.

titudes; un Juif vint lui fournir ici une nouvelle occasion d'en parler. *Maître, dit-il à Jésus, ordonnez à mon frère de partager avec moi notre patrimoine*. Voilà certes un homme qui n'avait pas du Fils de Dieu la connaissance et la foi qu'il en fallait avoir! Qu'était venu faire au milieu de nous le Fils du Très Haut et quelle grandiose ambassade avait pu motiver sa descente des cieux? Assurément des intérêts d'un ordre divin; la sanctification de nos âmes, notre élévation à une gloire éternelle, notre partage avec Dieu d'un patrimoine infini, le jugement qui devait partager le monde en deux parts, les justes et les pécheurs, les saints et les réprouvés, la fondation sur la terre d'un royaume de justice et de vérité. Voilà l'œuvre d'un Homme-Dieu, voilà le seul objet digne de sa médiation souveraine. A d'autres les mesquins intérêts de la fortune, alors surtout que ces querelles de famille vont rarement sans des fautes de cupidité, de jalousie et d'injustice. La réponse du Sauveur fut un refus: *Mon ami, qui m'a constitué juge entre vous, et m'a fait arbitre dans vos partages*¹?

Mais, Jésus n'eut garde de passer l'incident sans prêcher à la foule contre l'avarice et les maux qu'elle entraîne. Après quelques remarques générales: *Surveillez-vous, gardez-vous de tout avarice; quelle que soit la richesse la vie ne nous vient pas de ce que nous possédons*²... Il dramatisa la leçon d'une façon saisissante, en amenant en scène l'avare lui-même et nous faisant contempler en lui la folie, le crime et le désastre final de l'amour immodéré de la richesse. *Le champ d'un homme riche avait rapporté d'amples*

¹ Luc., XII, 43-44.

² Luc., XII, 15.

moissons. Et il pensait en lui-même, disant : « Que ferai-je ? Je n'ai point où recueillir mes récoltes..... Voici ce que je vais faire. J'abattrai mes greniers et j'en ferai de plus grands et j'y placerai tous mes produits et tous mes biens. Et je dirai à mon âme : « tu as de grands biens et pour de nombreuses années ; repose-toi, mange, bois, fais grand'chère ¹..... » Voilà l'avare, le voilà dans sa saisissante et hideuse réalité, entassant dans son âme plus de vices que ses greniers n'ont de moissons. Écoutons-le. Ses greniers regorgent, dit-il, remplis des moissons anciennes quand les nouvelles réclament leur place. Et il ajoute : « que faire ? » Quelle âme noble poserait une semblable question ? Quel cœur généreux ne verserait pas sur les pauvres ce trop plein de richesse dont il ne sait que faire ? Mais l'avare est sans cœur, la pensée du pauvre lui est étrangère et plus encore importune et odieuse. Il gardera tout ! « Que faire », dit-il ? Voilà donc où aboutit la grande richesse. Au lieu de jouissance elle apporte le souci. On est riche et on ne sait que faire de son or ; et si l'appétit de l'or est infini, la jouissance qu'il procure et la satiété qu'il amène en montrent trop bien la vanité. L'avare est frappé de folie. Et dans cette folie il se livre à des convoitises aussi insatiables qu'elles sont insensées. Il est embarrassé des biens qu'il possède : il en conclut qu'il lui en faut davantage ! « Je sais, dit-il, ce que je ferai : je renverserai mes greniers et j'en construirai de plus vastes ² ». Ainsi, vit-il, sans cesse secoué par la fièvre de l'ambition, ou torturé par les sollicitudes et les vaines terreurs. Au sein de l'opulence,

¹ Luc., XII, 16-20.

² Luc., XII, 18.

il est pauvre comme les plus pauvres ; il est incertain de l'emploi même de sa richesse et quand il prend un parti, c'est pour tomber plus bas dans l'abîme de son avarice, plus avant dans la nuit ténébreuse où tout chemin de la vertu disparaît devant lui. « Que faire », dit-il. Tout autre répondrait : « Faire partager ta richesse aux nécessiteux ». Lui n'en a pas même une lointaine pensée. Et voyez comme l'avare le mène droit à l'impiété. « Mes biens..... mes récoltes..... mes greniers..... Et Dieu ? Dieu n'est donc rien dans l'acquisition de ton opulence ? C'est toi qui as donné à la terre sa sève, au soleil sa chaleur, aux pluies leur fécondité ? Tu dis : « mes biens..... ». Ignorez-tu donc que « toute la terre est au Seigneur » ? Que le Sauveur en te faisant riche t'a établi son mandataire et l'économe de ses pauvres ? Se croyant le seul maître de sa fortune, l'avare pousse son inconcevable folie jusqu'à se croire maître aussi de sa vie : « J'ai des biens pour vivre de nombreuses années » ¹. Comme si l'avenir était à nous ! Mais comme après tout un reste de bon sens nous fait sentir que l'avenir n'est pas à nous, nous avons hâte de jouir du présent. Aussi, beaucoup d'avares ne le sont qu'au profit de leur luxure et de leur gourmandise : « leur Dieu, c'est leur ventre », leur idole, c'est la volupté : *Mange, bois, fais grand'chère*, dit notre avare ².

Alors Dieu intervient ; il se montre par un de ces coups foudroyants qui mettent à nu le néant des richesses. Dieu lui dit : *Insensé ! Cette nuit même on te demandera ton âme, et à qui sera ce grand bien que tu as amassé* ³. Moment terrible que celui où

¹ Luc., XII, 19.

² Luc., XII, 19.

³ Luc., XII, 20.

Dieu retire brusquement de ce monde l'un de ces avarés jouisseurs ! Dépouillé de tout, nu et tremblant, il est jeté dans ce monde supérieur auquel il ne prêta jamais la plus fugitive attention. La divine Justice le reçoit, le tribunal est dressé, le coupable y comparait sans défense possible, et le jugement qu'il subit l'envoie rejoindre, dans les supplices expiateurs, le « Mauvais Riche » dont la vie s'est passée à thésauriser, à jouir, à mépriser Lazare. Et ses biens ? Ils seront la proie d'héritiers avides qui les dévoreront. *Ainsi en advient-il de celui qui thésaurise pour soi. et ne place pas ses richesses dans les mains de Dieu*¹.

Le Sauveur fit suivre ce grave enseignement des réflexions sur la Providence qu'il avait longuement développées sur la Montagne des Béatitudes. Pourquoi tant se préoccuper des nécessités de la vie ? Dieu ne nourrit-il pas les plus petites et les plus frêles de ses créatures ? Le passereau qui n'amasse pas, le lis qui ne travaille pas, trouvent, l'un sa pâture, l'autre sa robe plus riche que les parures de Salomon. Nos cheveux sont comptés, le souci de notre existence n'échappe pas au cœur paternel de Dieu ; cherchons « le Royaume de Dieu avant toute chose, le reste nous sera donné par surcroît ». Pourquoi nous inquiéter du vivre et du vêtement, alors que « notre Père céleste nous donne un royaume² » ?

III. — Cette perspective d'un Royaume éternel revient sans cesse dans la prédication du Sauveur. Nous en sommes les conquérants, et notre vie actuelle n'a pas d'autre but que de nous en assurer la possession. Mais

¹ Luc., XII, 21.

² Luc., XII, 22-32.

la conquête est ardue ; l'effort doit être proportionné aux difficultés à vaincre ; le temps est court et incertain ; il nous faut donc la vigilance pour ne pas nous laisser amollir : *Veillez donc, car vous ne savez à quelle heure le Seigneur doit venir*¹.

*Ayez la ceinture aux reins et à la main vos flambeaux allumés, comme des hommes qui attendent leur maître revenant des noces, et qui se tiennent prêts à lui ouvrir dès qu'il heurtera à son seuil*². La « ceinture aux reins », qui y ramène les vêtements flottants, c'est la tenue de travail et le signe de l'activité. Nos mouvements sont empêchés par les plis et les replis d'une tunique flottante ; la ceinture, c'est l'énergie, c'est l'effort, c'est la mortification qui circonscrit et réfrène les superfluités nuisibles d'un bien être énervant et d'une mollesse paresseuse. Celui-là est « ceint », qui répudie les dissipations stériles, les plaisirs messéants, l'oisiveté honteuse. Ayons donc « la ceinture aux reins ». Mais ayons aussi « à la main nos flambeaux allumés ». La nuit est noire, elle règne autour de nous, dans ce monde plein d'erreurs et d'ignorance que nous habitons ; elle règne en nous-mêmes qui sommes les jouets de tant d'illusions décevantes ; elle règne aussi en partie dans cet ordre surnaturel, où nous nous mouvons sans jouir encore « de la claire vision », mais ne voyant les choses qu'en « énigme et à travers un voile ». Un flambeau nous est indispensable, c'est celui de la foi, dont le rayonnement éclaire notre origine, notre fin, le moyen d'y atteindre, les œuvres de Dieu et les nôtres, le chemin à suivre pour

¹ Luc., XII, 40.

² Luc., XII, 33-39.

atteindre au bonheur, les conditions à remplir pour devenir et rester des serviteurs fidèles. L'huile qui alimente nos flambeaux, c'est la parole sainte, l'instruction religieuse, la lecture, la méditation.

Et ainsi « ceints et illuminés » nous sommes dans l'attente. De qui ? De notre Maître, de notre Dieu, de Jésus-Christ. Après les quelques années de sa vie passible, il s'en est retourné aux joies éternelles, aux fêtes nuptiales que le ciel célébrait en l'honneur de son mystique mariage avec l'humanité. Cette union se complète, s'achève dans la gloire, alors que dans l'extase de l'amour, il se donne à ses anges et à ses saints, ne faisant qu'un avec eux et leur prodiguant les tendresses de son cœur et les richesses de sa dot infinie.

C'est de là qu'il revient à chacun de nous au moment de notre mort ; de là qu'il reviendra, à la fin des temps, au genre humain tout entier¹.

Dans quelle attitude trouvera-t-il ses serviteurs ? Les actifs et les vigilants l'attendent et lui ouvrent. Heureux serviteurs ! *Je vous l'affirme*, dit Jésus-Christ, *leur Maître lui-même se ceindra, les fera asseoir à sa table, et, allant de l'un à l'autre, il les servira*². Qu'est-ce à dire « il se ceindra » ? Il mettra à nous récompenser la même activité que nous avons mise à le servir. Lui aussi, durant l'éternité, se livrera à un travail dont notre félicité sera le but ; il remplira tous nos désirs, comblera notre être entier de jouissances inénarrables ; il se fera tout en tous, tout à tous, et quelle que soit la multitude des élus, chacun d'eux le possèdera pleinement ; « il ira de l'un à l'autre » pour les servir

¹ Luc., XII, 36.

² Luc., XII, 37.

tous. Dans un autre endroit, le Sauveur parle « de demeures différentes » que comprend la Maison de Dieu, le ciel.

De nombreuses Paraboles nous enseignent que la bonté de Dieu ne repousse pas les retardataires qui se convertissent à la dernière heure ; c'est la même clémence divine que Jésus-Christ fait apparaître ici. *Si le Maître rentre à la seconde ou à la troisième veille, heureux ces serviteurs, s'il les trouve veillant de la sorte*¹. Il n'est question que de la « seconde » et de la « troisième » veille. A la première, correspondant au premier âge, à la tendre enfance, on ne demande rien, puisque le nouveau-né n'est capable de rien. Mais la jeunesse a pu se passer loin de Dieu et de la vertu. Si, à l'âge mûr, l'homme revient à la foi et à la pratique religieuse, son Maître clément l'accueillera. Si après une vie donnée à l'indifférence et aux vices, le vieillard demande à une sincère conversion la « ceinture, le flambeau et le poste de la vigilance », lui non plus ne sera pas repoussé².

Un seul sera exclu de la demeure éternelle, celui qui aura été surpris sans la lumière de la foi, les œuvres saintes, la vigilance qui attend Dieu et se prépare à sa venue³.

Cette venue de Dieu, Jésus-Christ nous révèle qu'elle sera une surprise *Soyez prêts, car vous ne savez pas à quelle heure viendra le Fils de l'Homme*⁴. C'est notre égoïsme et notre lâcheté qui forcent Dieu à nous cacher l'heure de notre mort. Si nous la connaissions nous concentrerions sur elle seule notre vigilance et nos efforts. Le reste de la vie se passerait dans une sacrilège

¹ Luc., XII, 38.

² Luc., XII, 38.

³ Luc., XII, 43, 46.

⁴ Luc., XII, 40.

insouciance, un total oubli de ses devoirs, on se réserverait pour l'heure où l'on saurait prochains la mort et le jugement. Un exemple appuie cette affirmation. *Comprenez bien*, dit Jésus-Christ, *que si le père de famille savait l'heure où le voleur doit venir, assurément il veillerait, et ne laisserait pas faire de brèche aux murs de sa maison*¹. Il est indubitable que si nous connaissions l'heure où le trépas forcera la maison du corps pour en arracher l'âme, à cette heure là nous deviendrions vigilants. Mais c'est la vie entière qui réclame notre vigilance, c'est à tous nos instants que Dieu veut nous trouver appliqués à notre sanctification : pour cela l'incertitude nous est laissée comme perpétuelle excitation à veiller.

IV. — Pierre demeurait surpris des dernières paroles de son Maître, incertain s'il devait la prendre pour lui et les autres Apôtres. Que Jésus vint surprendre le reste : il en comprenait déjà peu la raison ; mais qu'un Apôtre fût surpris comme le commun des hommes, lui que son Maître avait favorisé de tant de grâces, comblé de tant d'honneurs, muni de si extraordinaires pouvoirs, séparé de la foule à tant de titres ; voilà qui déconcertait pleinement ses pensées. Il s'en ouvrit aussitôt : *Seigneur, est-ce pour nous ou pour tout le monde que vous dites cette Parabole*² ? Jésus laissa cette question sans réponse directe, mais fit comprendre à Pierre que sa dignité même et le poste éminent où il l'avait élevé, lui et tous les prêtres, leur commandent à tous une vigilance plus active et de plus hautes vertus.

¹ Luc., XII, 39. Matt., XXIV, 43.

² Luc., XII, 41.

Deux sortes de prêtres sont mis en scène par le Sauveur. Le premier est le saint, dont Jésus, par la tournure même de sa phrase, montre la rareté et la valeur. *Quel est à ton avis l'administrateur fidèle et prudent que le Maître a mis à la tête de ses serviteurs, pour donner à chacun, au moment opportun, sa mesure de froment*¹ ? Voilà le bon prêtre, voilà le pasteur selon le cœur de Dieu. Entre ses mains les biens de la grâce, les richesses divines sont en sûreté. Elles ne le seraient pas dans deux cas différents : si l'administrateur était déloyal et s'appropriait ce qui doit être donné à Dieu ; si l'avarice, l'orgueil, les inclinations mauvaises, lui faisaient garder pour lui seul ce que son ministère sacré lui met en main : d'autre part, s'il était malavisé, ignorant, maladroit, troublant et écartant les âmes qu'il a pour mission de recueillir et de diriger. Mais le bon prêtre est à la fois « fidèle et prudent ». Il est de plus actif et soigneux. Aux moments voulus, il donne aux âmes leur nourriture, « leur mesure de froment », froment de la parole, de la direction, des conseils, des exhortations, des saints exemples, « froment des élus », divine Eucharistie, dont il a la garde qu'il doit distribuer « aux temps convenables », avec zèle, avec prudence, avec discrétion, selon les besoins et selon l'aptitude de chacun. Heureux ce prêtre-là ! Après sa carrière remplie, son Dieu l'appellera pour le faire jouir de tous les trésors des Cieux : *Je vous le dis en vérité, son maître l'établira sur tout ce qu'il possède*².

Mais que sera et que deviendra l'autre, le prêtre traître à sa mission ? Le Sauveur le peint sous ses trois

¹ Luc., XII, 42, 43, 44.

² Luc., XII, 44.

caractères : il est inconscient de sa responsabilité et il s'aveugle sur l'avenir : il se livre à la paresse et aux pires excès de la sensualité : il est pour ses ouailles une sorte de perdition, parce qu'il néglige de les instruire, parce qu'il déserte ou accomplit mal les fonctions saintes qui les sanctifient, parce qu'il les rebute par son orgueil et sa dureté ; parce qu'il les blesse par ses mauvais exemples. *Le serviteur qui se dit : mon Maître tarde à venir » et qui se livre aux excès de la bonne chère, et qui se met à battre domestiques et servantes... Le Maître arrive au jour et à l'heure qu'il n'attend pas, et il le chasse de la maison et il le relègue avec les infidèles*¹. « Avec les infidèles » : c'est sa place, et encore y sera-t-il au dernier rang, subissant de plus durs châtimens qu'eux tous. L'infidèle, sans la révélation et qui n'avait qu'à obéir à la Loi naturelle, s'il ne l'a point fait sera puni, mais combien plus le sera celui qu'éclairait la vive lumière de l'Évangile, combien plus le prêtre illuminé plus que tous les autres des divines clartés ? *Oui le serviteur qui, connaissant les volontés de son Maître, n'a pris aucun soin, opéré aucune œuvre, sera grandement puni. Tandis qu'au contraire sera moins sévèrement châtié celui qui, sans avoir reçu les mêmes lumières, aura prévariqué.* Et c'est le sens commun lui-même qui promulgue ce jugement. *Beaucoup plus est exigé de celui qui a reçu beaucoup plus. On lui demande d'autant plus qu'on lui a plus donné*².

V. — Il est aisé de conclure de tout ce qui précède

¹ Luc., XII, 43, 46.

² Luc., XII, 48.

qu'une révolution immense s'opère dans le monde. Au sommeil des âmes au sein de leurs passions, succède le réveil d'une divine activité. A la paix honteuse conclue avec la chair, le monde, l'enfer, succède la plus héroïque des guerres. L'homme nouveau devient tout de flamme devant les sublimes perspectives qui lui sont montrées. Il s'élançait vers Dieu d'un irrésistible essor, et dans son âme vient de s'allumer le brasier d'un tout céleste amour. Et en cela il ne fait que répondre à l'amour dont son Dieu incarné lui donne les plus extraordinaires preuves. S'il veut mourir pour son Christ-Jésus, c'est que ce Jésus lui a d'abord donné son sang à inépuisables flots ; c'est qu'il s'est plongé, baptisé, dans le sang de sa passion endurée par amour : *Je suis venu répandre le feu sur la terre et que veux-je sinon qu'il s'allume aussitôt ? J'ai à être baptisé d'un baptême et combien je me sens pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse !*¹.

Le baptême du sang divin s'accomplira, le feu s'allumera sur la terre, la Rédemption sera faite, l'humanité sera arrachée à l'enfer et redonnée à Dieu et à son immortelle destinée : mais ces effets ne s'obtiendront pas sans une lutte proportionnée à leur grandeur. Il y aura lutte dans l'homme lui-même, qui ne conquerra la vertu qu'en livrant à ses penchants vicieux des combats désespérés. Il y aura lutte dans les familles dont les membres restés rebelles à la grâce persécuteront furieusement ceux qui se seront donnés à Jésus-Christ. Il y aura lutte dans les peuples, ou tantôt les Pouvoirs publics, tantôt la plèbe, se rueront sur l'Eglise de tout le poids de leur despotisme ou de leur haine brutale. *Pensez-vous que je sois venu apporter la paix sur la*

¹ Luc., XII, 49, 50.